

Studio 5.5

Le mardi 24 janvier 2017, j'ai contacté Boris Gautier, designer graphique. Il exerce son métier de créatif au sein du Studio 5.5, un studio pluridisciplinaire, fondé aux alentours de 2003, par Claire Renard, Jean-Sébastien Blanc, Vincent Baranger et Anthony Lebossé. Depuis sa création, la structure a bien évolué, le studio compte aujourd'hui environ dix-huit personnalités, réparties dans différents pôles : un pôle de design industriel, un autre de design d'espace, un troisième de « design produit » et un dernier de design graphique, dont Boris Gautier fait parti. Les promesses du studio, par ailleurs, sont restées les mêmes : fabriquer de l'image engagée.

Boris, tout d'abord, qui es-tu ?

Je suis designer graphique chez 5.5. Mes projets sont assez variés mais je dois dire que mon intérêt se porte vers l'identité visuelle.

Ensuite, peux-tu me parler de ton travail de designer graphique, au sein du studio 5.5 ? Quelles sont les valeurs du studio ? Comment te positionnes-tu en tant que designer ?

Au sein de 5.5, les mots d'ordre sont : audace, engagement, accessibilité, éthique et évidence. Ce dernier terme est sans doute le plus pertinent pour définir mon travail chez 5.5. Contrairement à d'autres studio, parfois un peu élitiste (même si je suis évidemment client de ces studio, en tant que designer graphique), nous souhaitons exprimer un design simple mais pas simpliste. Un design « heureux » et surtout un design avec une réelle idée de fond, compréhensible par tous. Ainsi, nous sommes dans une simplicité et une évidence qui fait la force du studio. Le fait de travailler avec des designers qui pensent « volume » est aussi très intéressant pour moi.

Penses-tu que le studio 5.5 et vous, en tant que designers, produisiez un graphisme qui fait événement ? Que cela apporte-t-il au design aujourd'hui ? Y a-t-il une part d'inattendu dans vos productions ?

Pour moi, le design est fait pour être événement. Le but de la communication, de manière générale, est d'informer mais surtout de se faire remarquer. Nous nous efforçons chez 5.5 de trouver l'idée qui parlera à tout le monde. L'évidence fait la force de notre design. Ainsi, je dirais que notre travail démocratise le design et le rend accessible tout en étant juste. Je pense que la phase de recherche de concept nous apporte une projection qui laisse peu de place à l'inattendu. En revanche, lors de la phase de réalisation tout peut arriver !

Dans mon mémoire, je m'intéresse à la surprise, une notion qui se place au cœur de l'humain : on cherche à éviter les déconvenues, les accidents, l'inattendu car on ne les maîtrise absolument pas. Dans plusieurs de vos projets de design, vous évoquez le rapport avec la tradition. En quoi cela vous semble-t-il important ? Est-ce une forme d'attachement au passé ? Un passé connu, qui vous permettrait d'appréhender le futur et qui, justement, vous permettrait de prévenir la surprise ?

La tradition est une clé d'entrée. On se sert des références communes et on intègre notre concept qui créera une forme de surprise. Ce n'est pas vraiment l'attachement au passé qui nous intéresse mais plutôt le rapport de l'individu à telle ou telle chose. On part de l'existant et on le transforme pour surprendre notre public.

On a souvent parlé de votre travail comme un héritage de Dada. Je pense notamment à la série *Objets Ordinaires*, qui remet en question le statut de l'objet. Est-ce une manière de rompre avec les codes ? Est-ce une volonté de temporaliser le mouvement Dada ?

Effectivement, Dada par définition remet en cause les conventions. Ce projet de 2004 tout particulièrement est basé sur cette idéologie de reconsidérer les objets du quotidien et de leur redonner de l'importance. Lorsque que l'on regarde cette collection, on peut affirmer cette volonté de rupture grâce à une réincarnation fantaisiste d'objets anonymes. Je pense que les 5.5 sont clairement « dadaïstes. » Ce n'est pas la volonté de temporaliser le mouvement qui compte à nos yeux, c'est surtout l'essence même de leur design.

La surprise semble faire retour, sous les formes, par exemple, de l'aléatoire, du hasard où elle est valorisée, donc reconnue, attendue en tant que telle. Penses-tu qu'elle soit un outil de design ?

Le design progresse continuellement. Il a pour vocation d'être novateur donc la surprise fait partie intégrante du processus de design. Je ne sais pas si on peut la considérer comme un outi, c'est peut-être plus un objectif en soit. À contrario, je ne pense pas que la cohabitation du design et du hasard existe réellement. Le design part d'une analyse, d'une réflexion, d'une remise en question. En d'autres termes, il est toujours fondé. C'est plutôt la réalisation, le choix d'une direction artistique qui donne l'illusion du hasard et de l'aléatoire.

Collectif bim

Le vendredi 17 février 2017, j'ai contacté Liza Blanchard, artiste de théâtre contemporain, actrice, performeuse, pour comprendre les enjeux du travail d'improvisation. Elle fait notamment partie d'un collectif : Bim, qui a été créé en 2013. Tous « bimeurs » pour l'occasion. Le collectif est né du désir commun de révéler la puissance dramaturgique d'un espace habité par le corps. Le collectif avait l'envie d'investir des lieux non dédiés au théâtre afin de rencontrer un public inattendu, d'interroger les espaces de vie. Inscrits dans une démarche collaborative et participative, ils s'associent régulièrement avec d'autres artistes : créateurs radio, architectes, paysagistes, plasticiens, vidéastes, photographes.

Tout d'abord, peux-tu me parler de ton travail, du collectif Bim, de vos motivations, vos envies, votre démarche ?

Nous sommes un collectif de performance in situ, né d'un désir commun de révéler la puissance dramaturgique d'un espace habité par le corps. Pour la plupart, nous nous sommes rencontrés à l'ENSATT de Lyon. Nous avons depuis élargi le cercle. Nous sommes pluriels par nos formations et métiers : acteurs, scénographes, costumiers, administrateur, photographes, créateur sonore, etc. Au sein du collectif, cependant, nous agissons tous équitablement comme performeurs. Nous nous associons ponctuellement avec d'autres artistes et acteurs de l'espace urbain (architectes, designers, plasticiens, paysagistes...) pour ouvrir, enrichir et questionner notre pratique. Notre démarche tend à renouveler les regards sur ce qui nous entoure, nous ré-approprier nos espaces de vies publics et privés mais aussi de nous questionner sur le « vivre ensemble ».

Penses-tu que votre collectif et vous, en tant que « bimeurs », créez de l'inattendu ?

C'est en tout cas l'objectif, puisque nous œuvrons à renouveler les regards sur ce qui nous entoure et ce que nous traversons au quotidien, et cela par le biais de l'humour, de la poésie, du détournement et du décalage. Lorsque nous arrivons dans un lieu prévu pour un bim, nous débarquons comme des inconnus, étonnables et novices. Nous venons pour le rencontrer dans son intégralité : son architecture, son fonctionnement, son atmosphère, etc., mais aussi et surtout ses usagers. Au cours du travail, nous dégageons les caractéristiques spatiales essentielles et les explorons de façon intensive par le biais de trainings, de jeux et d'improvisations. Singulier, chaque bim se construit en friction avec les caractéristiques du lieu qui l'impulse : préparé ou improvisé, c'est un art du mouvement en interaction avec l'espace, le mobilier, les usagers, les éléments naturels, etc. avec l'objectif de donner une relecture étonnée et inattendue du lieu.

Vous investissez des lieux non dédiés au théâtre, que voulez-vous procurer à votre public ? Pourquoi investir plutôt la rue que la scène ?

Après une formation plutôt classique, nous avons surtout l'envie d'investir des lieux non dédiés au théâtre afin de rencontrer un public inattendu, d'interroger nos espaces de vie. C'est notre façon d'aller vers un public moins habitué à sa position de spectateur. Mais si nous bimens une salle de spectacle, nous la donnerons à voir dans sa globalité architecturale, comme tout autre lieu.

Comment choisissez-vous les lieux que vous investissez ? Y a-t-il une part d'imprévu dans ce choix ?

Tout lieu de vie peut constituer notre matière de création, puisque nous œuvrons à renouveler les regards sur ce qui nous entoure et ce que nous traversons au quotidien. Places publiques, lycées, parcs, anciens bagnes, moulins privés, ponts, hôpitaux, gares, centres commerciaux, etc. Il nous semble d'autant plus urgent, aujourd'hui, d'encourager un usage libre de nos espaces publics et privés, ce que nous nous efforçons de faire par nos actes. Le plus souvent avec légèreté, poésie et humour. Nous allons donc là où des structures souhaitent nous faire intervenir, ou, à l'inverse, là où un lieu provoque quelque chose dans l'imaginaire de l'un d'entre nous, de part sa nature, sa fonction, sa forme, sa localisation, son histoire, son esthétique ou ses usagers et nous mettons tout en œuvre pour y bimer. Il y a donc une grande part d'imprévu mais surtout de possible dans les choix.

Est-ce important pour vous de surprendre votre public ?

Je dirais que c'est essentiel dans notre démarche.

Vos performances semblent fonctionner à l'instinct, avec une part d'improvisation. Au début de celles-ci, quelles réactions déclenchez-vous, généralement ?

De la surprise. Lorsque nous inventons le spectacle, nous nous attardons beaucoup sur le début de celui-ci : comment créer la surprise et l'étonnement afin que les gens dévient leurs trajectoires quotidiennes et prévues ? En effet, une partie du public est souvent conviée par un festival ou un événement particulier mais notre souhait est évidemment que les gens qui n'étaient pas au courant que quelque chose d'inattendu allait se passer soient surpris et décident de s'arrêter un moment.

À la fin de celles-ci, quelles sont les réactions et quel impact avez-vous sur les spectateurs ?

C'est très divers mais la plupart du temps, les gens sont touchés, amusés, étonnés et, surtout, ils ont l'impression d'avoir redécouvert un espace qu'ils côtoient parfois depuis des années sans n'y prêter plus aucune attention. Tout d'un coup, ils reprennent conscience de l'espace qui les entourent, en découvrent les subtilités, les détails et le voient sous un autre prisme, plus poétique. Le lieu n'a en rien été modifié, mais c'est sa perception qui a bougé et c'est cette empreinte dans la mémoire des spectateurs qui nous intéresse.

Vous parlez de spectateurs-acteurs. Comment incluez-vous ces derniers dans vos performances ?

Nous jouons délibérément du flou qui opère entre réalité et représentation, semant le doute sur qui est qui : bimeur-caméléon ou marcheur lambda bimant malgré lui. Nous tâchons de ménager la surprise en permanence. Un bim confère au spectateur un rôle actif. D'une part, en l'amenant à construire sa propre interprétation et à s'interroger sur son rapport personnel avec le lieu, pendant et après la performance. D'autre part, par sa liberté de mouvement qui peut nourrir la performance en laissant une place à l'imprévu.

Le processus de création a-t-il autant d'importance que le résultat final, la performance ? À quel degré utilisez-vous l'improvisation ?

Un bim, c'est aussi et surtout un processus : car c'est une immersion, une sorte d'infusion, une manière de vivre les lieux, que l'on restitue sous forme de performance collective. Mais où l'ensemble des exercices, des rencontres, des observations réalisés durant le temps de création a autant de valeur que le résultat final. L'improvisation est la base de notre travail. C'est en improvisant dans l'espace, en général pendant 5 jours, que nous récoltons la matière qui nous permettra de créer une composition finale que nous présentons aux spectateurs. Mais il nous arrive souvent d'arriver dans un lieu sans avoir eu le temps de nous infuser et d'inventer notre performance sous les yeux du spectateur et donc en improvisant. Après, à l'heure actuelle et à force de s'être frottés à divers lieux et situations, nous avons des méthodes, des outils et surtout un langage commun qui nous permet d'improviser. C'est comme si nous étions en équilibre sur un fil mais que tout nos outils et expériences nous servaient de filet.

La manière dont vous construisez vos enchaînements peut-elle être envisagée comme une manière d'appréhender la surprise, afin d'éviter les déconvenues, par exemple ?

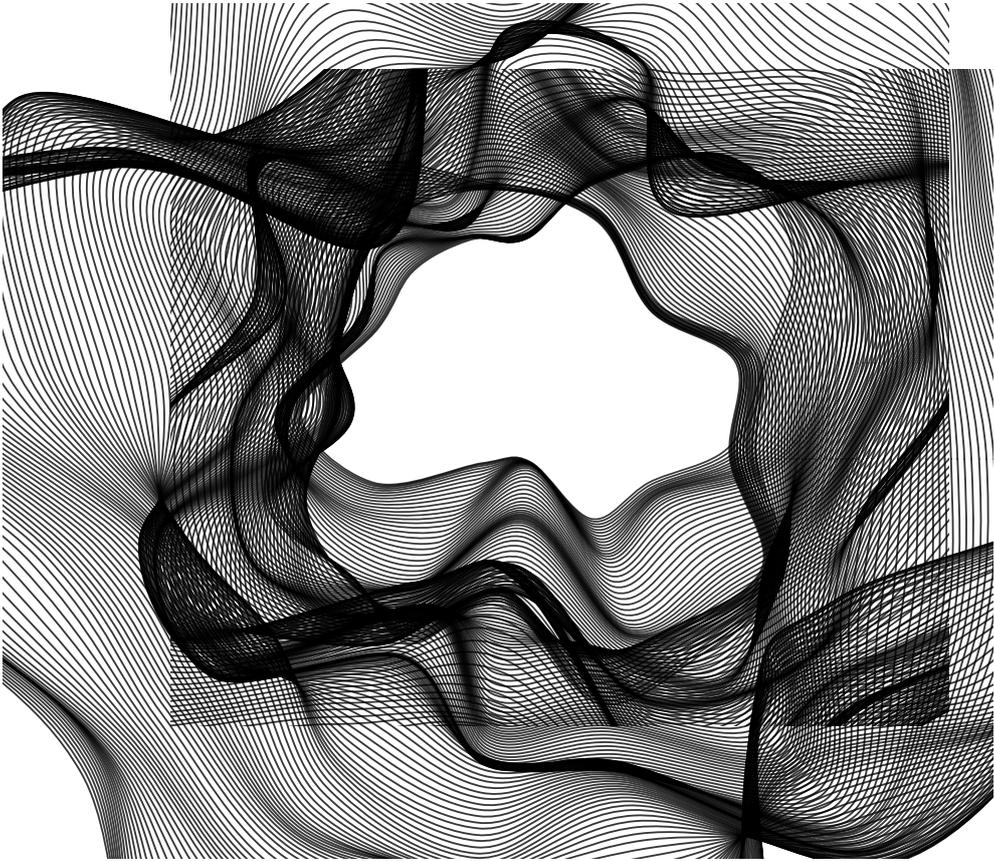
Quand on « joue » dans la rue, il faut être en permanence sur le qui-vive, pour ne pas se mettre en danger, ne pas mettre en danger les usagers et les spectateurs et surtout pour pouvoir jouer avec tout ce qui se présente. Même si certains bim sont « écrits », la rue est tout le temps vivante et nous offre de l'inattendu en permanence. Notre objectif est de pouvoir jouer avec, de pouvoir sortir de l'écriture pour inclure cet inattendu et être constamment dans le vivant, l'interaction. Que ce soient les voitures, les passants enjoués ou réfractaires, le vent, la pluie, un klaxon, un chien qui aboie, etc. Tout est à prendre en compte.

Penses-tu que les émotions jouent un rôle spécifique lorsqu'elles sont stimulées ? Que peuvent-elles apporter ?

Nous n'arrivons pas avec un scénario préétabli, une intrigue existante avec ses personnages et ses enjeux. Nous affirmons l'âme d'un lieu, son histoire, sa réalité spatiale, politique ou sociale et aussi sa force poétique. Ainsi, nous ne produisons pas une, mais des narrations, dans le sens où il n'y a pas une histoire, mais des histoires. L'idée étant que chacun des spectateurs puisse projeter, voir et se raconter l'histoire qu'il veut. Donc oui, nous stimulons leurs émotions mais ça compte beaucoup pour nous de ne pas leur imposer l'émotion qu'ils seraient censés ressentir. En cela, les spectateurs sont libres, et, en général, ils ne voient pas les mêmes choses. Les émotions ressenties sont donc très différentes d'un spectateur à l'autre, pour une même image ou une même situation.

Enfin, pourrais-tu également me donner ta définition de la surprise, ainsi que des synonymes de la surprise ?

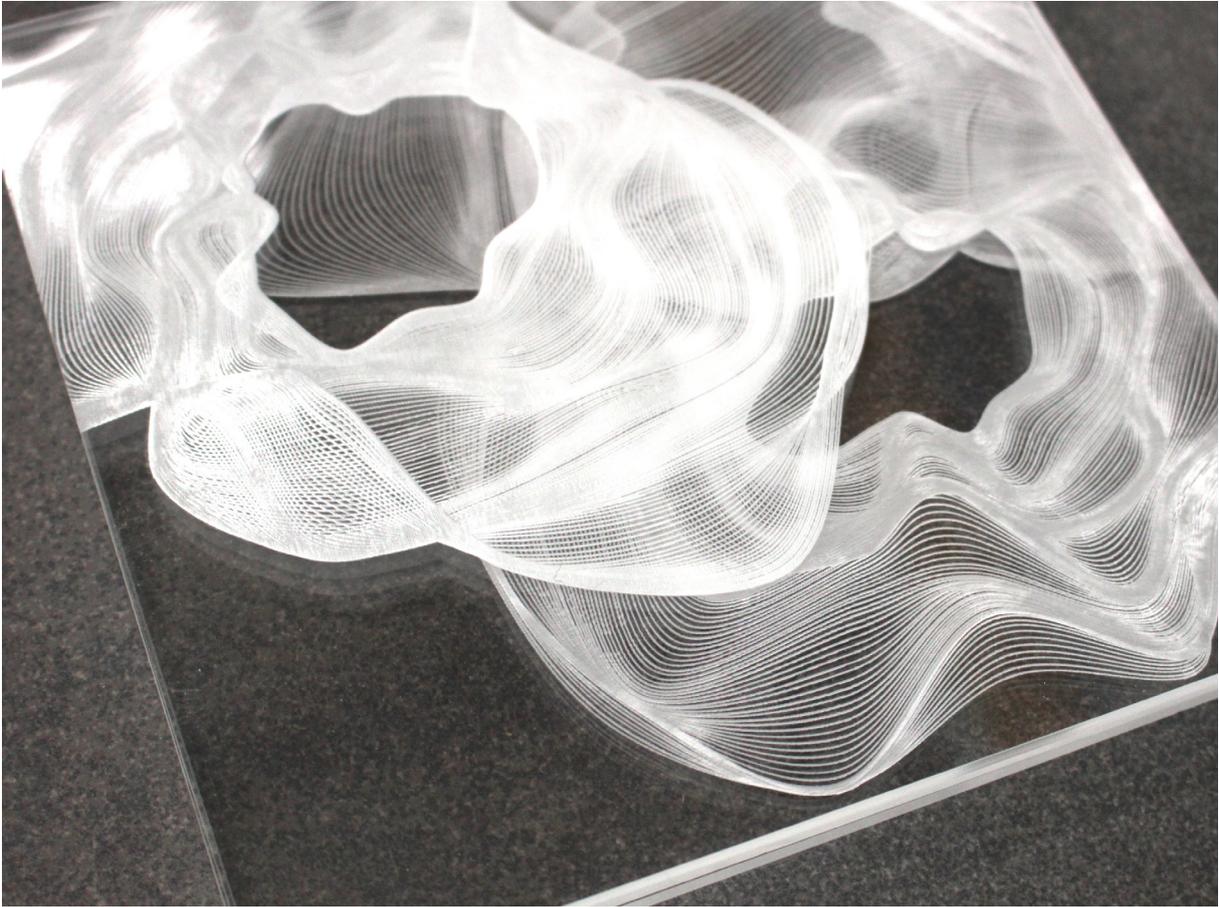
Pour moi, on peut être surpris par tout et tout le temps. En gros, je dirais que c'est un état d'émerveillement et que le monde est très différent quand on se met dans cet état d'émerveillement et de disposition à la surprise. En tout cas, c'est comme ça que je vois les choses et c'est assez important pour moi, en tant qu'individu, et en tant que comédienne. Émerveillement, étonnement, inattendu, impromptu, improvisé, naïveté, innocence, jeu, détournement, décalage, poésie, inconnu, spontanéité, ouverture, imaginaire, ludique, simple, grandiose, imprévu, imprévisible, voici ce que m'évoque la surprise.

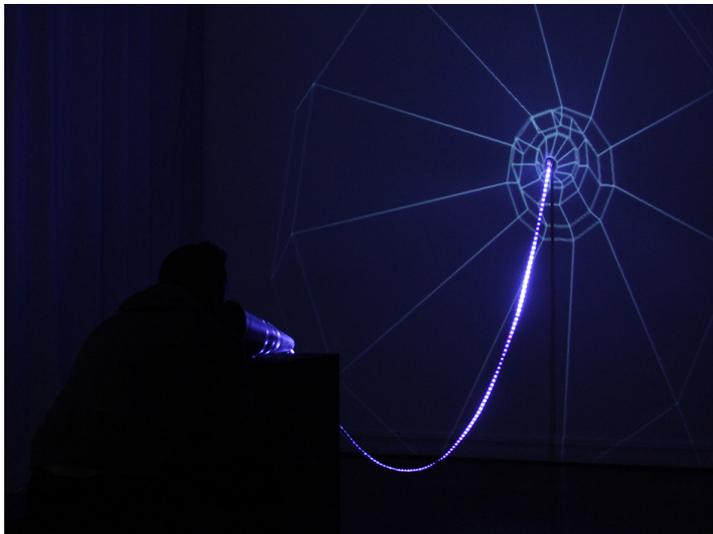


Anaëlle Couëllan, Data Physicalization, 2016



Anaëlle Couëllan, Data Physicalization, 2016





Studio de design interactif, Chevalvert, Murmur, 2013